

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
			<input checked="" type="checkbox"/>		
12X	16X	20X	24X	28X	32X

LES FLEURS DE LA CHARITÉ

SOMMAIRE : Tabernacles. *A. Nunesvais*. — Jeunesse et Charité. *P. V. Delaporte*. — Vie de M. Le Prévost. — Un Bal manqué. *A. L.* — La Jeunesse et les Conférences de St Vincent de Paul. — A propos de Bazar. *Rusticus*. — Les Riches ne sont reçus dans l'Eglise que pour servir les pauvres. *Bossuet*. — Le Frère Joseph (Fin). *Ed. Ourliac*. — Maison de Famille. — Notre Dame de la Salette. — Correspondance.

TABERNACLES

Je me suis servi de ce titre, l'année dernière, pour intéresser le monde charitable à nos petits enfants qui se préparaient à recevoir leur Dieu pour la première fois. Ce jour était pour eux plein de promesses, et cependant une préoccupation les troublait : eux aussi auraient voulu être *beaux* pour ce grand jour. Le bon Dieu qui aime tant ses pauvres et qui lisait ce désir légitime dans ces petits cœurs, voulait leur procurer ce plaisir. Aussi, lorsque j'ai proposé d'orner ces Tabernacles vivants, j'ai vu les aumônes arriver presque aussitôt. — Le jour même de la Première Communion, N. S. a dû être content et de la joie de ses petits privilégiés et de la charité de chrétiens qui lui avaient préparé une demeure un peu moins indigne de sa Majesté. En donnant la Ste Hostie à ces enfants recueillis, j'adressais une prière au bon Maître pour ceux qui avaient pris mon petit communiant sous leur protection ; que ne devait pas faire N. S. à ce moment ? N'est-il pas la Bonté même : mais avec quelle générosité cette bonté ne s'est-elle pas manifestée à la demande de ce petit pauvre qui lui disait : " Seigneur, je n'étais pas habillé, et d'autres m'ont secouru ; rendez-leur en grâces de choix le bienfait qu'ils m'ont accordé."

Cette façon de faire la charité est trop touchante, pour que je ne vienne pas encore cette année vous présenter mes petits Tabernacles. Ils sont une cinquantaine. Le prix d'un habillement est de \$5.00. Toutes les personnes qui enverront cette somme pourront donner un nom de Saint qui servira à l'enfant pour la Confirmation. Ce nom porté par ce nouveau soldat de J. C. rappellera au bon Dieu le donateur et ses intentions.

Que les petites bourses ne se découragent pas ; elles peuvent contribuer à cette ornementation, car nous recevons toutes les sommes, avec promesse de prier, surtout au jour de la Première Communion, aux intentions des donateurs.

A. NUNESVAIS, Ptre.

De la Congr. des FF. de S. Vincent de Paul.

Jeunesse et charité

Jeunes gens, très aimé, très aimable auditoire,
Ecoutez-moi : je viens... vous conter une histoire.
Une?... Peut-être deux ; qui sait ? peut-être trois ;
Ou quatre ; ou cinq... A cinq nous ferons une croix.
— Toutes les quatre, ou cinq, sont vraiment arrivées ;
Oui, chez vous ; mes héros ont de quinze à vingt ans :
C'est, dans nos jours d'hiver, un bouquet de printemps !

I

Montons à ce sixième ; entrons dans la mansarde
Dont le mur jaune et gris se crevasse et lézarde,
Et dont les toits voisins bornent les horizons ;
Là, dans un coin de l'âtre où fument deux tisons,
Une vieille est assise à sa table qui boite :
Elle a pour mobilier, dans une pauvre boîte,
Des aiguilles, du fil, des ciseaux, et... c'est tout ;
Et là, pliée en deux, elle coud, elle coud ;
Gagnant trois sous, et quatre, aux grands jours de recette :
Mais elle en mettrait cinq, au moins, dans sa cassette,
Si ses yeux oublièrent leurs soixante-douze ans ;
Si quelque fée, aux doigts légers et bienfaisants,
Lui venait enfilér, le soir, ses aiguillées,
Ses jours seraient plus longs ; elle aurait des veillées ;
Elle deviendrait riche, heureuse, et gagnerait
Vingt francs de capital, plus un franc d'intérêt,
Bien placés, à la Banque, avec des échéances.....

.....
Un enfant l'entendit faire ses doléances,
Et désormais, le soir, en quittant l'atelier,
Bondissant ou grim pant dans le sombre escalier,
Au lieu d'aller pousser la toupie et les billes,
Il venait enfiler, enfiler des aiguilles ;
Ses doigts étant très sûrs et ses yeux très perçants,
Il pouvait, par semaine, en enfiler... trois cents.
Et la vieille, à son tour, enfilait des prières,
Lais sait poindre une larme au coin de ses paupières,
Et murmurait souvent : " Notre Père des cieux,
" Bénissez son bon cœur, gardez-lui ses bons yeux ! "

.....
Mais tandis qu'en causant elle se sent revivre,
Et fait des rêves d'or et de prospérité,
Les anges, dans le ciel, écrivent au grand-livre :
" Paris a deux trésors : Jeunesse et Charité. "

P. V. DELAPORTE L, J.

(A suivre)

Vie de M. Le Prévost

(Suite)

LA MAISON D'ŒUVRES

Jusqu'à présent, Monsieur le Prévost avait répandu autour de lui les bienfaits de sa charité industrielle, répondant aux misères qui se trouvaient sur sa route par des œuvres nouvelles ; c'est ainsi que nous l'avons vu organiser les conférences de St. Vincent de Paul, recueillir les orphelins, aider à la persévérance des apprentis dans le Patronage, instruire et moraliser les masses par l'institution de Bibliothèques populaires. Ces œuvres disséminées demandaient un personnel plus nombreux. M. Le Prévost nourrissait l'espoir de réunir toutes ces manifestations de la charité dans la même maison : toutes les misères y trouveraient un secours, ses fils spirituels auraient ainsi l'occasion de se dévouer complètement au service des pauvres.

L'occasion se présenta de réaliser ces désirs. Une chapelle était disponible, il était facile de trouver autour le terrain suffisant pour établir les différentes œuvres ; M. Le Prévost se mit au travail, aidé par un homme de bien, membre de la Société de St. Vincent de Paul, qui avait compris le résultat qui se trouvait en germe dans la réalisation de ce projet.

Le jour de Noël 1855, les apprentis vinrent prendre possession du nouveau local, par les jeux et la prière. La nouvelle maison fut mise sous la protection de Notre-Damé de Nazareth. Le R. P. de Ravignan recueillit ses dernières forces pour plaider, devant l'auditoire d'élite que réunissait cette fête, la cause des délaissés.

Le monde charitable eut bientôt sous les yeux la réunion de toutes les initiatives charitables qui s'étaient manifestées depuis 20 ans au sein de la Société de S. Vincent de Paul.

Le Patronage réunissait les apprentis. Tous les dimanches, ces jeunes gens viennent se reposer, dans une atmosphère chrétienne, de l'air vicié de l'atelier ou de l'usine. Ils trouvent là des Frères dévoués qui les ont placés en apprentissage, ils savent que le prêtre les attend à la chapelle pour rendre à leur âme l'innocence perdue dans les luttes de la semaine, ils iront au moins lui demander conseil, rendre compte des efforts réalisés. Des offices spéciaux, des instructions proportionnées à leurs

besoins leur donnent une vie spirituelle répondant aux exigences de leur état. Le corps n'est pas oublié, des jeux variés les occupent après le temps consacré à la prière. Le lendemain, ils repartiront au travail, plus joyeux, plus chrétiens, mieux préparés à la lutte. Durant la semaine, le Patronage leur est ouvert, tous les soirs ; ils passent ainsi agréablement la veillée en distractions honnêtes, les ignorants complètent leur éducation, les pauvres petits qui n'ont pas fait leur Première Communion, faute d'enseignement chrétien, réparent cette lacune et se préparent à ce grand acte de la vie.

Le Fourneau Economique est ouvert tous les jours aux pauvres qui courent la ville pour trouver un peu de nourriture. Ils n'ont qu'à se présenter au guichet du Fourneau : pour une cent ou deux ils recevront un diner réconfortant. Cette œuvre s'est développée, la Société de S. Vincent de Paul a multiplié les fourneaux dans Paris, et dans certains établissements, près de 500 pauvres viennent tous les jours d'hiver chercher leur nourriture.

L'homme ne vit pas seulement de pain. La charité corporelle ne doit servir qu'à atteindre l'âme. M. Le Prévost n'eût garde de l'oublier : il établit donc aussi la *Bibliothèque populaire* : la distribution des bons livres est le moyen de combattre l'erreur, les préjugés, l'ignorance religieuse. C'est aussi l'occasion de causer à ces pauvres ou aux ouvriers : il est facile de glisser une bonne parole, d'écouter les plaintes d'un cœur aigri contre la société ou même contre la divine Providence. Le Frère chargé de ce travail trouve ainsi bien des renseignements utiles pour le ministère du prêtre.

La Caisse des loyers fonctionna, elle aussi, à Notre-Dame de Nazareth. Cette œuvre devait aider le pauvre à l'époque du loyer. La misère est mauvaise conseillère ; elle produit parfois, le découragement, l'indifférence. Pour encourager l'économie, la prvoyance, M. Le Prévost donna une prime très forte aux pauvres qui, chaque semaine, viendraient déposer une partie si minime fut-elle de leur loyer. L'époque du terme arrivée, on rendait aux déposants le montant versé à la caisse et en plus 15 % par trimestre. C'était là une charité onéreuse, mais M. Le Prévost trouvait, et avec raison, qu'il valait mieux exiger des pauvres des preuves d'économie et les aider en proportion de leur bonne volonté, plutôt que de les assister forcément sans

profiter de cette charité pour développer l'esprit d'ordre et de prévoyance.

La chapelle de Notre-Dame de Nazareth devint le centre des réunions de la *Ste-Famille* dont nous avons parlé déjà. Comme développement naturel de la *Ste-Famille*, il y avait la visite des malades, les secours de différentes espèces, messe pour les membres décédés, etc.

La maison des vieillards ouvrit aussi ses portes aux pauvres qui, accablés par l'âge et la misère, n'avaient même pas un asile pour attendre tranquillement la fin de leurs souffrances. Enfin la *Maison de famille* vint compléter cette œuvre des pauvres, où, depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse, le délaissé doit trouver soutien et consolation. C'est là le modèle de la maison d'œuvres si chère aux Frères de S. Vincent de Paul, héritiers des projets de leur Vénéré Fondateur : cette forme d'apostolat reste leur idéal, et c'est avec joie qu'ils le réalisent partout où la Providence le leur permet.

(A suivre)

Un Bal Manqué

Pour être heureuse, Berthe l'était ! Du reste, comment en aurait-il pu être autrement : sortie du couvent depuis un mois, la tête enfiévrée de rêves enfantins, le cœur débordant de joie, avec cela ses 18 ans et quelques mille livres de rente. Par une belle matinée d'octobre, elle est là au milieu de sa petite chambre si coquette. C'est bien sa chambre, car elle en a dirigé la décoration avec une sollicitude des plus graves. A la sortie de Pâques, elle avait déjà choisi son papier, les couleurs les plus gaies : le bleu lui paraissait encore trop sombre : du rose seulement, et encore le plus tendre, avec de petites fleurs bien légères qui semblaient se détacher de la tapisserie. Elle était là souriante, admirant la toilette que venait de lui apporter sa femme de chambre. Un joyeux soleil d'automne faisait ressortir tous les détails de son costume : du rose caché sous une gaze légère et bien blanche, juste pour diminuer ce que la couleur préférée aurait eu de trop voyant. Elle avait plaisir à prendre cette robe, à la regarder : elle l'agitait pour entendre ce froufrou. Elle se prit à rire en pensant au costume sévère du couvent ; il était loin déjà le temps où on lui décernait le prix de

conformité au costume ! Pauvre Mère Sainte-Agathe, elle qui faisait une guerre impitoyable aux plus petits nœuds et qui regardait de travers la plus minime frisette, que dirait-elle, si tout à coup, elle tombait au milieu du gentil boudoir rose ? Berthe passait tout en revue, et songeait au bonheur de faire son entrée dans le salon de la préfecture le surlendemain. Comme on la regarderait ! Et pour se rassurer au sujet du verdict que l'on devait rendre, elle se mit devant son armoire à glace . . . elle eut une petite moue qui semblait dire : “ Après tout, si on n'est pas content, c'est qu'on est difficile ! ” — Après l'inspection générale, le coup d'œil d'ensemble, elle passa aux détails, rubans, dentelles, petits souliers roses rehaussés d'une charmante boucle ornée de perles : elle regardait tout cela, lisant avec plaisir le prix encore épingle après ces objets.

: * * *

Le valet de pied vient d'annoncer que la voiture est prête. Berthe entend les deux alans qui piaffent dans la cour d'honneur. Son petit cœur bat bien fort : encore quelques minutes, et elle va faire son entrée dans le monde. Il lui faudra soutenir l'inspection de tous ces curieux. Elle jette un dernier regard dans la glace, d'une main légère ramène à l'ordre quelques cheveux ébouriffés, assujettit délicatement une étoile en diamant qui brille dans sa chevelure blonde. Enfin, contente d'elle même, elle jette sur sa tête une mantille espagnole, s'enveloppe dans un manteau de fourrure et, légère, elle descend le grand escalier. Le valet de pied l'attend, immobile, la main sur le bouton de la portière, ne daignant même pas répondre à un pauvre enfant qui, timidement s'est avancé derrière lui et du geste plutôt que de la voix semble demander l'aumône. Il est nu pieds : par cette soirée d'automne, ses haillons le protègent à peine, sa main tremblante se tend toujours, et une prière qui ressemble à un murmure exhale sa douleur.

Sur le perron de l'hôtel Berthe apparaît, le sourire aux lèvres : sa démarche est étudiée, comme s'il lui fallait déjà se préoccuper des juges qui l'attendent à la soirée. Le laquais importuné des demandes du petit mendiant, et croyant faire plaisir à ses maîtres, se retourne brusquement et le prenant par le bras le repousse : “ On ne mendie pas en ce moment ” lui dit-il, pour toute consolation. La jeune fille émue de l'expression de tristesse qui se lisait dans les yeux de

l'enfant s'arrête, et lui dit d'approcher : sur cette petite figure si pâle elle aperçoit la trace de larmes abondantes ; ce petit corps si grêle, tremble de peur et peut-être de froid ; l'enfant baisse les yeux timidement, gêné de ses haillons en compagnie si brillante. " Mon petit ami, lui dit Berthe, en passant sa main finement gantée sur la joue de l'enfant, tu veux sans doute un peu de pain ; on va t'en donner, prends cet escalier et demande de ma part qu'on te fasse manger." — Ce ton de voix était si doux que l'enfant osa lever les yeux, et s'enhardissant encore davantage : " Ce n'est pas pour moi, Madame, que j'ai faim, c'est pour maman et ma petite sœur. Maman est malade, petite sœur n'a que trois ans, moi je puis attendre." Une larme, plus belle que tous les diamants, perla aux yeux de Berthe. — " Va, mon petit, tu diras qu'on te donne aussi quelque chose pour ta maman et ta petite sœur. — Mais est-ce que je te fais peur pour trembler ainsi ?" — " J'avais peur en rentrant, mais vous me paraissez si bonne, que je ne tremblerais plus, si je n'avais pas si froid." — Berthe s'aperçut alors que son petit protégé était pieds nus. Elle avait le pied posé sur le bord de la voiture : la petite boucle brillait au milieu du satin rose, elle eut honte de cette vanité, à côté d'un pauvre qui manquait de chaussures. Sa première pensée fut de donner une aumône généreuse, mais l'idée que l'enfant devrait retourner chez lui dans cet état, lui serra le cœur ; prenant le petit par la main, elle remonta plus légèrement encore l'escalier d'honneur, sonna sa domestique et lui ordonna de chercher à l'instant des souliers et de bons bas pour le petit mendiant. " Oh ! Madame, reprit celui-ci, pour moi je puis m'en passer ; il y a longtemps que je marche ainsi, mais petite sœur tousse beaucoup depuis que maman n'a pu remplacer les derniers souliers." Cette fois Berthe ne put y tenir : elle prit la tête de l'enfant entre ses mains et déposa un baiser sur son front caché à moitié par des cheveux en désordre. Sans attendre le retour de ses domestiques occupés à fouiller l'hôtel dans tous les sens, elle redescendit dans la cour avec sa gouvernante, fit monter l'enfant en voiture, et au lieu de donner ordre à son cocher de se diriger à la préfecture, elle donna le nom d'une rue éloignée d'un quartier pauvre. — Conduite par son compagnon improvisée, elle gravit le dédale d'un escalier tortueux et mal éclairé, et dans la mansarde elle trouva une pauvre chambre

sans feu. A la lueur d'une lampe fumeuse, elle aperçut, couchée dans un mauvais lit, une pauvre femme minée par la fièvre ; à côté d'elle, comme pour se réchauffer, une petite fille qui pleurait en demandant du pain. Tirant une bourse bien garnie elle la donne à sa gouvernante, la priant d'aller au plus pressé. En attendant, elle s'assoit au chevet de la malade, apprend d'elle l'histoire de sa vie, de ses joies si courtes et de ses malheurs. Quelle révélation pour elle ! Elevée au milieu de la richesse, elle ne connaissait la vie que pour lui sourire ; elle avait bien entendu parler des pauvres, elle les plaignait, parce que ce nom faisait mal à son cœur, mais pouvait-elle supposer ce qu'était la misère noire ? Son âme était comme atterrée à la pensée qu'il pouvait y avoir de pareilles souffrances : elle ne savait trop que dire pour consoler cette pauvre mère, mais elle pleurait avec elle.—La gouvernante revint apportant le nécessaire ; elle fut suivie bientôt de fournisseurs apportant même le superflu.—

* * *

A cet exercice de la charité, Berthe avait oublié le rendez-vous que son père lui avait donné : appelé par une affaire importante il avait dû quitter l'hôtel un peu avant sa fille. Que faire ? 9 heures venaient de sonner à la préfecture. Le bal était certainement commencé ; il ne fallait pas songer à faire son entrée en retard. L'équipage reprit le chemin de l'hôtel. Berthe eut vite rassuré son père qui, tout inquiet, croyait à un malheur : puis, le cœur content de sa soirée si courte mais si fructueuse, elle regagna sa chambre avec sa vieille gouvernante. La première pensée fut donnée à la frivolité ; souriante, elle enleva sa mantille, rejeta son manteau et sautillante elle vint se sourire dans la glace : faute d'admirateurs elle était contente d'elle. Sa gouvernante lui rendit alors ses comptes : la somme était modeste : " Avec 20 f., Mademoiselle, que de joie vous avez causée !" Berthe venait de trouver sur la table l'étiquette qui portait le prix de ses souliers. " Vingt francs, dit-elle, mais ce n'est même pas le prix de mes souliers de bal !" Elle devint rêveuse ; en silence, elle comptait ce que lui avait coûté cette toilette, elle croyait voir tous ces orphelins, toutes ces veuves qui pleuraient dans leur mansarde, tandis qu'elle se préparait à jouir ; et mécontente d'elle-même elle se reprocha son égoïsme.....

Quelques mois après, une jeune fille élégamment vêtue,

mais simple dans son élégance, montait dans le landau qui stationnait dans la cour de l'hôtel. Un vieillard était monté avec elle d'un pas résolu, bien que sa figure trahît son émotion. Les chevaux s'arrêtèrent à la porte d'une Communauté ; Berthe et son père y pénétrèrent. Le vieillard en sortit seul ; ses yeux portaient encore la trace de ses larmes, il se retourna vers cette porte qui venait de lui ravir un être chéri.

Berthe s'appelle aujourd'hui Sœur Ste-Rose : elle passe sa vie auprès de ses chers pauvres ; elle n'a qu'un regret, celui de ne pas les avoir connus plus tôt : elle aurait moins gaspillé ses richesses, elle aurait servi depuis longtemps ces délaissés.

A. L.

La Jeunesse et les Conférences de St. Vincent de Paul

Les jeunes gens se trouvent chez eux au sein des Conférences de St. Vincent de Paul, ce sont des jeunes qui ont eu l'inspiration première de cette forme de la charité. C'est avec plaisir et grand intérêt que nous avons entendu le rapport de M. Cannon, sur la conférence établie à l'Université-Laval parmi les étudiants en droit et en médecine. Le résultat obtenu est celui que produit partout la semence féconde de la charité : soulagement du pauvre, sanctification des visiteurs. Ces jeunes étudiants s'intéressent à ces familles abandonnées ; peu fortunés, comme il convient à tout étudiant, ils s'ingénient pour trouver des ressources, et ils y arrivent. — L'Université Laval a eu l'honneur de donner l'exemple, pourquoi n'aurait-elle pas des imitateurs ? Car ce n'est pas seulement parmi les étudiants universitaires que la charité peut exercer son influence : pourquoi ne ferait-on pas ici ce qui se fait ailleurs ? Les grands élèves de nos académies ne pourraient-ils pas être initiés au bon emploi du temps et de l'argent au profit de ceux qui souffrent. Ils trouveraient dans l'exercice de la charité la sauvegarde de leur innocence. — L'internat n'est pas un obstacle à la pratique de l'aumône. Dans certains collèges de France, les maîtres accompagnent les élèves dans les visites de pauvres ; ou bien quand on recule devant les inconvénients de la sortie, on confie à certains élèves la charge de recevoir les pauvres qui se présentent, de leur donner la nourriture et les vêtements qu'ils demandent. Leurs camarades contribuent à

cette charité en déposant dans le tronc de St. Antoine ce qu'ils destinent aux pauvres. Nous connaissons certain orphelinat où les enfants, pauvres eux-mêmes, mettent de côté leurs desserts, pour le porter le dimanche suivant à de plus pauvres. Que St. Vincent de Paul répande l'amour et la pratique de la charité surtout parmi notre jeunesse : cette vertu nous la gardera pure en la gardant généreuse.

A propos de Bazar

Monsieur, (se débarrassant de son pardessus.) Eh bien, rien de neuf ?

Madame. Mon Dieu non, toujours les mêmes ennuis !

Monsieur. Comment les mêmes ! Qu'est-ce qui t'arrive ?

Madame. Oh ! ne m'en parle pas, encore un Bazar, un peu plus ennuyeux que les autres.

Monsieur. Allons, tu vas encore te fatiguer. Rappelle-toi ta migraine de l'année dernière. (A part) Pour moi je me souviens de ton caractère ! Une humeur de Bazar de charité !

Madame. Que veux-tu il est si difficile de refuser. Il faut bien aider les bonnes œuvres. Je vais aller, cette après-midi, chez la modiste.

Monsieur. (L'air pincé.) Vas-tu tenir une table de nouveautés ?

Madame. (Comprenant et prenant un air plus pincé encore.) Qu'est-ce qui te parle d'une table de nouveautés. Tu supposes bien que c'est pour moi que je fais travailler.

Monsieur. Mais ta dernière toilette ne fait plus ? Tu l'aimais tant. Mon Dieu que vous changez vite !

Madame. De quelle toilette parles-tu ? Est-ce de ma robe verte.

Monsieur. Je crois bien que c'est la dernière. Tu l'as depuis un mois.

Madame. Et tu voudrais me la voir durant le Bazar ? Tu veux que je passe pour un printemps perpétuel avec ce vert sempiternel.

Monsieur. Alors, c'est une bagatelle de 20 à 30 piastres qu'il te faut pour ton Bazar ?

Madame. Oui, pour un homme d'affaires tu me parais peu ouvert. Tu ne comprends pas que je puis procurer 400 à 500 piastres grâce à cette petite dépense.

Monsieur. Oui, et peut-être moins. Enfin combien espérez-vous réaliser.

Madame. Il nous faut au moins 3000 piastres.

Monsieur. C'est gentil. Et pour réunir cette somme tu comptes sur la vente de ces mille bibelots. Vous pouvez en chercher !

Madame. (S'animant.) Eh bien, nous en chercherons ; ce n'est pas toi qui feras un pas de plus.

Monsieur. (Très indifférent.) Et pour ce Bazar, combien comptez-vous déranger de monde ?

Madame. Le plus possible. Nous aurons non seulement nos bibelots, comme tu dis, mais les *Five o'clock* rapporteront certainement.

Monsieur. Et toutes ces dames vont faire comme toi, elles vont commencer par une visite à la modiste ?

Madame. Tu le sais bien : je ne vois pas ce que tu veux avec toutes tes questions. Les paroles inutiles ne devraient sortir que de la bouche des dames.

Monsieur. Êtes-vous sûres du succès ?

Madame. Mais certainement. Les premières dames lanceront les invitations. Il suffit du reste d'une seule qui commence, les autres seront bien obligés de répondre.

Monsieur. Crois-tu que l'on puisse compter sur 500 dames ou demoiselles ?

Madame. Certainement.

Monsieur. Dans ce cas, j'ai une idée. Si tu crains les migraines, suis mon raisonnement. Si toutes ces personnes, pour ne pas être des *printemps perpétuels*, se croient obligées de faire toilette neuve, elles vont dépenser 20 à 30 piastres sans compter les faux frais. Dis leur donc au prochain conseil que tu connais le système d'économiser au moins 10 piastres. Que toutes celles qui se proposent de donner, redonner ou accepter des *Five o'clock* prennent 10 piastres dans leur poche, qu'elles les donnent à l'œuvre de * * * : du coup, la trésorière ramasse 5,000 piastres : vous vous épargnez migraines et crampes d'estomac, et par dessus le marché vous faites la charité.

Madame. On voit bien que tu n'y entends rien. Propose ton système, et tu verras le résultat.

Monsieur. Tant pis pour vous, tant mieux pour les modistes, tant pis pour la charité.

Les Riches ne sont reçus dans l'Eglise que pour servir les Pauvres

Jésus, qui ne promet dans son Evangile que des afflictions et des croix, n'a pas besoin de riches dans sa sainte Eglise : et leur faste n'ayant rien de commun avec la profonde humiliation de ce Dieu anéanti jusques à la croix, il est bien aisé de juger qu'il ne les recherche pas pour eux-mêmes. Car à quoi lui sont-ils bons dans son royaume ? Quoi ! pour lui ériger des temples superbes, ou pour orner ses autels d'or et de pierres ? Ne vous persuadez pas qu'il se plaise dans ces ornements : il les reçoit de la main des hommes comme des marques de leur piété, comme des hommages de leur religion. Mais, bien loin d'exiger ces grandes dépenses, ne voyez-vous pas, au contraire, qu'il n'est rien de plus commun ni de plus bas prix que ce qui est nécessaire à son culte ! Il demande seulement de l'eau la plus simple pour régénérer ses enfants : il ne faut qu'un peu de pain et de vin pour consacrer ses mystères, où réside la source de toutes ses grâces. Jamais il ne s'est tenu mieux servi que lorsqu'on lui sacrifiait dans des cachots, et que l'humilité et la foi faisaient tout l'ornement de ses temples. Autrefois, dans l'ancienne loi, il voulait de la pompe dans son service : mais cette simplicité qu'il affecte, si je puis parler de la sorte dans le culte de la nouvelle alliance, c'est pour faire voir aux riches du monde qu'il n'a plus besoin d'eux ni de leurs trésors, si ce n'est pour le service de ses pauvres.

Mais pour les pauvres, il confesse qu'il en a besoin, et il implore leur secours. *Ecce mysterium vobis dico* : "Voici un mystère adorable." Jésus n'a besoin de rien selon sa puissance : mais Jésus a besoin de tout selon sa compassion. *Ecce mysterium vobis dico* : "Voici un grand mystère que j'ai à vous dire," c'est le mystère du nouveau Testament. Cette même miséricorde, qui a obligé Jésus innocent à se charger de tous les crimes, oblige encore Jésus, tout heureux qu'il est, à se charger de toutes les misères. Car, comme le plus innocent est celui qui a porté le plus de péchés, aussi le plus abondant est celui qui porte le plus de besoins. Ici il a faim, et là il a soif ; là il gémit sous des chaînes, ici il est travaillé par des maladies : il souffre en même temps le froid et le chaud, et les extrémités opposées. Pauvre véritablement, et le plus pauvre

de tous les pauvres : parce que tous les autres pauvres ne souffrent que pour eux-mêmes, et qu' " il n'y a que Jésus-Christ qui pâtisse dans toute l'universalité des misérables ". Ce sont donc les besoins pressants de ses pauvres membres qui l'obligent de se relâcher en faveur des riches.

Il ne voudrait voir dans son Eglise que ceux qui portent la marque, que des pauvres, que des indigents, que des affligés, que des misérables. Mais s'il n'y a que des malheureux, qui soulagera les malheureux ? que deviendront les pauvres dans lesquels il souffre, et dont il ressent tous les besoins ? Il pourrait leur envoyer ses saints anges ; mais il est plus juste qu'ils soient assistés par des hommes qui sont leurs semblables. Venez donc, ô riches, dans son Eglise ; la porte enfin vous est ouverte : mais elle vous est ouverte en faveur des pauvres, et à condition de les servir.

(BOSSUET.)

LE FRÈRE JOSEPH

PAR ED. OURLIAC

(Suite et fin)

Bruno reprenant ses forces, le capitaine lui proposa de l'emmenner en Espagne, non plus comme prisonnier, mais pour lui faire part de ses biens et le pousser dans le service. Il lui disait un jour à ce sujet, malgré le religieux qui ne voulait point qu'on troublât de ces propos la convalescence de son malade :

— N'ayant plus de famille, il n'est point d'autre raison je pense, qui puisse vous attacher à la France ?

— Plus de famille, dit Bruno, qui le sait !

— Vous m'avez dit, je crois, que vous n'étiez pas marié et que vous étiez orphelin.

— Je n'ai jamais connu ma mère : mais mon père vivait quand je suis parti, et j'avais un frère . . . Ne me parlez plus de cela. Vous savez ce que c'est qu'un misérable enfant . . . je ne suis qu'un scélérat . . . et j'ai peut-être causé la mort . . .

Une grosse larme, qu'il voulut dévorer roula sur la joue creuse du fibustier, qui, vaincu par ces souvenirs, s'écria avec un sanglot :

— Mon frère ! mon pauvre petit Joseph !

Le capitaine, ému, lève la tête. Le religieux, saisi d'un tremblement, pâlit, chancelle, et s'élançe en criant les bras ouverts.

— Bruno ! Bruno ! c'est moi !

Et les deux frères demeurent immobiles, confondus dans cet embrassement d'où ne s'échappent longtemps que des cris étouffés, des sanglots, des mots inarticulés. Le capitaine espagnol pleurait aussi comme un enfant. Et cependant Bruno parcourait des mains le visage et les épaules de Joseph sans pouvoir encore s'exprimer que par phrases entrecoupées :

— C'est bien toi !... pauvre enfant !... Joseph !... je ne puis parler... comment se fait-il ?... je ne t'ai pas reconnu... je t'aimais pourtant... sans te connaître... le cœur parlait... Mais toi...

— Moi-même je ne vous ai point reconnu... la première fois... si malade, si changé !... mais votre nom sur nos listes... et puis j'ai bien examiné votre visage... pendant que vous dormiez...

— Comment ! depuis huit jours et pourquoi retarder... ?

Demandez au capitaine dans quel état vous étiez, je vous aurais tué !

— Tu m'aurais guéri !

Et les Du Casse se jetaient encore dans les bras l'un de l'autre et tendaient la main au brave Espagnol.

Mais quoi ! dit Bruno, sous quel habit te voilà ! Tu t'es fait moine.

— Vous vous étiez bien fait flibustier, dit Joseph avec un admirable sourire : vous pouviez être pris, il fallait bien que je pusse vous racheter.

— O petit Joseph ! s'écria l'autre en le reprenant dans ses bras comme un enfant, j'aurais perdu la vue que je te reconnaîtrais-là. Vous voyez, capitaine, de quelle souche j'étais, et qu'il y avait de braves gens dans ma famille. Mais sois tranquille, petit, tes manières d'agir m'ont profité, je vais me faire honnête homme et servir le roi.

Ils parlèrent ensuite de leur père. Le bonhomme était mort quelques années après le départ de son fils aîné, à la suite de

quoi Joseph s'était retiré en religion, où ses prières, sans doute, avaient si bien suivi son frère qu'elles le lui avaient rendu.

Quand le bâtiment mit à la voile, Bruno était tout à fait rétabli, si bien qu'il figura dans la procession d'usage au retour des captifs, à côté de son frère, un gros cierge à la main ; et parmi la foule accourue à cette cérémonie, leur histoire étant connue, des larmes coulaient de tous les yeux à la vue de ce spectacle

Bruno Du Casse, qui n'était encore qu'à la fleur de l'âge, n'entra pas aussitôt dans la marine du roi, ne pouvant se résoudre à présenter son placet, et par suite à l'appuyer de certaines protections à Versailles. Son frère lui-même ne put le vaincre là-dessus, il craignait un refus ; et disait *qu'il était si bas qu'il fallait qu'on se baissât pour le ramasser*. Il n'obtint donc que le commandement d'un corsaire armé à Marseille, et dont les captures agrandirent sa fortune qu'il avait à peu près recouvrée.

Ce ne fut que trois ans plus tard qu'il obtint le brevet de capitaine de vaisseau au service du roi ; il fut depuis, comme on le sait chef d'escadre, lieutenant-général, et parut à la cour où il était particulièrement aimé du roi et respecté de tous. Son frère mourut avant lui, et ce fut là un chagrin qui empoisonna la fin de sa vie. Il va sans dire que Joseph, après avoir sauvé son frère ne laissa pas de faire bien des voyages dans les Etats barbaresques. Il mourut même de la peste, qu'il y prit ; et ce ne fut point sans avoir doublement racheté son frère, qu'il laissa établi dans la vie la plus chrétienne et la plus pieuse.

Voici, au reste, dans quels termes le duc de Saint-Simon parle du lieutenant-général Du Casse, en mentionnant sa mort en l'année 1715.

“ Du Casse mourut fort âgé, et plus cassé encore de fatigues et de blessures. . . . La considération générale qu'il s'était acquise, même du roi et de ses ministres, ni l'autorité, où sa capacité et ses succès l'avaient établi dans la marine, ne purent le gêner. C'était un grand homme maigre, commandeur de Saint-Louis, qui avec l'air d'un corsaire et beau-coup de feu et de vivacité, était doux, poli, affable et qui ne

“ se méconnut jamais. Il était fort obligeant et avait beaucoup
“ d’esprit, avec une sorte d’éloquence naturelle, et même hors
“ des choses de son métier : il y avait plaisir et profit à l’en-
“ tendre raisonner : il aimait l’État et le bien pour le bien, qui
“ est chose devenue bien rare.

Maison de Famille

Nos remerciements à la Conférence Notre-Dame qui nous a
envoyé \$10.00 pour notre Maison de Famille. Les jeunes gens
qui bénéficient de cette œuvre sont au nombre de sept. Ils
ne tarderont pas à être plus nombreux. Que la plus ancienne
Conférence de Québec trouve des imitateurs !

Dévotion à Notre Dame de la Salette

“ *Notre Dame de la Salette, réconciliatrice des pécheurs, priez
sans cesse pour nous qui avons recours à vous.* ” C’est en ces
termes que se traduit la prière à la Vierge de la Salette. Cette
dévotion est donc une dévotion de réparation. Bien souvent
nous recevons des intentions de prières qui ont pour but le
retour à Dieu de pauvres pécheurs : chaque jour, devant l’autel
de Notre Dame de la Salette, nous prions pour la réparation
des blasphèmes et pour la conversion des âmes éloignées de
Dieu. Nous confierons à la Ste Vierge les intentions qu’on
voudra bien nous envoyer, et nous sommes assurés que la
puissance de Marie se manifestera en faveur de ses enfants
coupables.

Le plus grand présent que nous puissions offrir à Dieu,
c’est celui de notre cœur : il ne nous demande rien autre chose.

S. VINCENT DE PAUL.

La charité nous unit ensemble, ainsi que les membres d’un
même corps : c’est l’affabilité qui perfectionne cette union.

S. VINCENT DE PAUL.

Supportons les autres et couvrons charitablement leurs
défauts, car s’il est défendu de juger mal d’autrui, il est encore
moins licite d’en mal parler.

S. VINCENT DE PAUL.